

autorités françaises qui régissaient alors la contrée. Quant à moi, ne sachant trop que penser de tout cela, je dis à Arthur, en m'efforçant de sourire : " Soit ? nous ne te demanderons plus à connaître le secret que feu S. M. autrichienne t'a communiqué, puisque tu ne peux le confier qu'à l'empereur, qui ne badine pas en matière de secret ; mais nous diras-tu du moins comment s'est terminée cette étrange entrevue ? Le spectre ne l'aurait-il pas aussi chargé de quelques commissions pour nous autres ?

" Je vous dirai pour terminer, répondit Saint-Laurent, que le spectre ayant cessé de parler, me fit, en signe d'adieu, une légère inclination de tête, se dirigea vers une petite porte qui avait échappée à mes recherches et disparut.

—J'ai bien l'honneur de vous saluer ; au plaisir de vous revoir, dit un de nos camarades en s'inclinant d'une façon burlesque.

" Le bruit de ses pas qui se perdait dans l'éloignement, poursuivi Arthur, retentit quelque temps encore à mon oreille ; puis je n'entendis plus rien. Je m'enveloppai dans mon manteau et je dormis paisiblement jusqu'à l'aube. Vous savez le reste."

Cette aventure singulière s'ébruita bientôt dans l'armée, où elle provoqua contre Saint-Laurent une foule de plaisanteries. Le général Sorbier s'indigna même qu'un officier aussi distingué que l'était notre camarade accreditât si longtemps une fable absurde ; il le fit appeler pour le tancer de ce qu'il appelait une honteuse mystification ; mais Saint-Laurent soutint son dire avec autant de fermeté que de convenance. Sorbier conta tout à Berthier. Ce dernier invita Saint-Laurent à déjeuner et le questionna vivement ; mais le jeune officier se montra inébranlable.

Or, à quelques jours de là, Berthier raconte lui-même à l'empereur la visite que Saint-Laurent a faite au château de Neuwsiedel, ainsi que l'entretien qu'il prétend avoir eu avec Joseph II, mort depuis, près de vingt ans. L'empereur qui, sans y croire, aime beaucoup le merveilleux, se plaît au récit de Berthier. Le lendemain, un officier d'ordonnance arrive dans notre cantonnement, porteur d'un ordre qui enjoint au lieutenant d'artillerie Saint-Laurent de se rendre à Schönbrunn. On l'introduit dans le cabinet impérial.

—Ah ! ah ! monsieur, lui dit Napoléon c'est donc vous qui n'avez pas craint de nouer des relations avec les revenans ? Vous avez vu l'empereur Joseph, m'a-t-on dit ? et vous lui avez parlé ? ajoutez-il en appuyant sur ces derniers mots.

—Oui, sire.

—Vous êtes bien heureux ! répliqua Napoléon en faisant un effort pour garder son sérieux Et ce n'est qu'à moi, avez-vous dit, que vous

pouviez confier le secret important qu'il vous a dévoilé ?

—Oui, sire à votre majesté seule.

—En ce cas, je vous écoute.

—Pardon, sire, dit respectueusement Arthur en jetant les yeux autour delui ; j'ai l'honneur de répéter à votre majesté que c'est à elle seule.

—C'est juste, je n'y songeais plus.

Et sur un signe de l'empereur, toutes les personnes présentes sortirent du cabinet. Saint-Laurent lui raconta d'abord la scène nocturne du château ; et Napoléon, ce visage sévère qui faisait trembler les plus hardis, regarda fixement Arthur en lui disant d'un ton bref :

A propos, monsieur, je suppose que vous n'avez pas l'intention de me faire croire à des contes de bonne femme ?

—Sire, je jure sur l'honneur de mon épaulette, que je ne dirai à votre majesté que l'exacte vérité ; ma raison s'y perd, je l'avoue ; mais ce que je vais vous apprendre, sire, s'est passé à mes yeux ; je l'ai entendu, parfaitement éveillé.

Saint-Laurent continua ainsi en laissant parler le spectre :

" Vous servez un grand homme. Devant lui s'ouvre un immense avenir de gloire ! Si l'ambition ne le porte pas à de folles entreprises, il peut surpasser, comme législateur, les plus grands hommes de l'antiquité et des temps modernes, comme il les surpasse déjà par les armes."

En écoutant ces paroles Napoléon avait fait un mouvement ; ses sourcils s'étaient rapprochés, ses yeux lançaient des éclairs.

—Pardon, sire, se hâta d'ajouter mon ami, ce sont les expressions textuelles dont s'est servi Joseph II à l'égard de votre majesté. Et.... sire.... ce n'est pas tout.

—Continuez, monsieur ; il me semble que je ne vous ai pas interrompu.

"—Un enfant, exalté par un faux patriotisme, essaiera d'attenter à la vie de Napoléon ; mais la Providence veille sur lui.

Ici l'empereur haussa les épaules en disant à voix basse :

—Cela ne me regarde pas ; c'est l'affaire du ministre de la police. Qu'il s'arrange.

"—Bientôt une fille des Césars recevra de ses mains la couronne impériale de France. Un fils viendra perpétuer sa dynastie,

—Ah ! ah ! interrompit l'empereur en se frottant les mains, le revenant a dit cela ?

—Oui, sire.

—Au fait, il doit en savoir plus long que moi : il est de la famille ; continuez.

" Mais qu'après ce grand événement il dépose le glaive, qu'il laisse l'Allemagne en paix, qu'il consolide sa puissance, et qu'il continue à faire le bonheur de ses sujets. Autrement....